

Abdelkrim Ghallab, *Le passage enterré*. Roman traduit de l'arabe par Francis Gouin, 1990
Hédi Dhoukar

Citer ce document / Cite this document :

Dhoukar Hédi. Abdelkrim Ghallab, *Le passage enterré*. Roman traduit de l'arabe par Francis Gouin, 1990. In: Hommes et Migrations, n°1135, septembre 1990. Les Harkis et leurs enfants. pp. 72-73;

https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_1990_num_1135_1_5139_t1_0072_0000_3

Fichier pdf généré le 26/02/2019

occupe le reste de la première partie de l'ouvrage.

La deuxième partie est celle qui apporte le plus de nouveautés et d'originalité. Il s'agit d'une description très approfondie des phénomènes islamistes au Maroc, en Algérie et en Tunisie, analysés cas par cas en fonction de leurs spécificités historiques et politiques. Cette deuxième partie s'achève sur un essai de synthèse des mouvements et des discours de l'islamisme maghrébin.

Une troisième et dernière partie analyse très finement les rapports entre politique et religion selon les schémas qui ont cours dans ces pays, et tente de décrire l'impact de l'islamisme sur leur évolution, montrant les limites des pouvoirs à modèle répressif et celles des régimes à « modèle intégratif ». Une postface sur l'affaire Rushdie achève cet essai d'une extrême richesse documentaire et qui s'impose, s'agissant de l'islam maghrébin, comme un ouvrage de référence de haut niveau.

L'Harmattan (Histoire et perspectives méditerranéennes), 1990.

Hédi Dhoukar

ROMANS

Abdelkrim GHALLAB

Le passage enterré
Roman traduit de l'arabe
par Francis Gouin

A l'intersection de la chronique, du roman, de l'essai historique et de l'œuvre politique, *Le passé enterré* d'Abdelkrim Ghallab est

avant tout une plongée dans les tréfonds des mentalités d'un peuple ancien, aux prises avec une modernité vécue comme un cauchemar, subie et non pas choisie, car transmise par le vecteur de la domination coloniale. Il est aussi une peinture des « états d'âme » de la ville de Fès ; cité vénérable qui semble défier le temps, repliée sur ses conventions et sur son passé florissant de ville autonome et conquérante, mais qui se découvre subitement comme un atome dans le vaste monde, exposée à ses changements et à ses soubresauts. Fès qui voit ses enfants changer, non plus à son image, mais à celle du monde. D'où le titre de l'ouvrage : un parti pris pour l'avenir, la réalisation de soi jamais achevée et un refus du repli sur le passé, de l'autosatisfaction qu'il nourrit et de la destruction qu'il prépare. Fès devient alors cette concentration urbaine où se condensent les contradictions et où se cristallisent les conflits dont l'enjeu est la construction de l'avenir.

Haj Mohamed Thami, grand bourgeois fassi incarne ce passé dont la mentalité « avait si longtemps entravé la marche en avant et était encore ancrée dans bien des esprits ». Aux yeux de l'un de ses fils, Abderrahman, ce père « n'est plus le miroir fidèle de mon pays... La rouille des générations passées s'accumule dessus, le ternit, le rend opaque ». Mais, comme le souligne à juste titre Jacques Berque dans la pénétrante préface du roman — qui doit impérativement être lue à la fin du livre pour ne pas risquer d'apparaître opaque au lecteur —, les situations n'atteignent jamais l'extrême. Ici, point de « famille, je vous hais », Abderrahman « ne condamne dans sa famille, ses compagnons et sa ville qu'une part transitoire et repérable de négativité. C'est qu'il assume une vérité non pas empruntée à autrui mais spécifique, à charge pour lui de la transformer ». Beaucoup, note Jacques Berque,

auront reculé « devant des bilans sélectifs, plus cruels, parfois que le rejet global ». C'est la raison pour laquelle Haj Mohamed Thami, l'homme qui « s'emmitoufle dans la triple opacité de la coutume familiale, de la routine mercantile et de la crainte révérentielle », l'homme qui incarne donc le passé à enterrer, ce père qui doit mourir, ce féodal de type islamique, décrit dans le roman comme un « homme du centre » dont « l'égoïsme utilitariste étouffe l'intelligence », est le personnage le plus attachant, car le plus pathétique, d'un livre qui évite délibérément toute intrigue romanesque.

Malgré ses défauts évidents, les injustices dont il se rend coupable, les traumatismes qu'il inflige à ses proches et dont l'un se révélera mortel pour le fils qu'il a eu d'une domestique, pour ne pas dire d'une esclave, malgré le système oppressif dont il est une parfaite émanation et un rouage actif, Haj Mohamed est le produit d'une culture, d'une vision d'un monde toujours inchangé, régi par un temps cosmique, fixé dans une langue où les mots de liberté, d'exploitation, d'indépendance, de révolution, sont des néologismes imposés par les circonstances d'un temps chronologique tenu pour périssable. Pour lui, il n'y a pas des maîtres et des esclaves, mais des puissants et des domestiques et la loi est toujours avec la force. L'amour « honteux » n'est pas lié à l'amour sexuel, le seul du reste à avoir droit de cité ; il est plutôt celui des sentiments, forcément impudiques. Le portrait qu'Abdelkrim Ghallab fait de ce patriarcat fassi vaut toutes les analyses « ethnologiques ».

Haj Mohamed, surmontant tout de même son aversion pour l'école, acceptera de lui livrer son fils, Abderrahim. Par ce geste, il se désiste de son rôle de formateur de ses enfants et de contrôleur de leur

avenir pour céder cette fonction au système dominant. La première vraie défaite de cette génération du passé, l'école publique en est le véritable artisan, plus que le colonialisme qui, venu en « réformateur », maintiendra les structures anciennes qui servent sa domination. De sorte que les fils de notables, instruits à l'école, devront, pour réformer leur société, entrer en conflit à la fois avec le colonisateur et avec le *makhzen*, ce pouvoir local maintenu dans ses apparences : leur véritable école sera la prison et son cortège d'humiliations.

C'est ce que vivra Abderrahim dont l'esprit se formera à attendre toujours de l'avenir qu'il lui apporte une libération, mais qui n'arrivera jamais à consommer une véritable rupture avec le passé, incarné par ce père tout de même respecté et aimé. Le passé devra donc mourir de mort naturelle et l'avenir ne sera pas une résurrection, une renaissance mais une mutation quasi biologique. Telle est l'originalité de ces pays d'Islam qui savent faire preuve de grands actes de résistance, mais ne sont jamais accueillants pour les révolutions radicales et doivent souvent vivre de lentes et tragiques agonies avant de s'ouvrir à de nouveaux horizons. Voici donc, avec le livre de Ghalab, le roman vrai d'une révolution

invisible : celle qui siège dans les mentalités.

Publisud, 1990.

H. D.

RELIGIONS

GHÂZÂLI

Temps et prières

PRIÈRES et invocations. Extraits de *l'Thya ulum al-Din*, traduits de l'arabe, présentés et annotés par Pierre Cuperly.

Ghâzâli (1058 – 1111) est sans contredit le plus grand théologien parmi les penseurs de l'Islam. Ayant connu une expérience mystique durant une retraite pendant dix ans de sa vie, il put ensuite insuffler un esprit nouveau non seulement à la pensée islamique mais encore à la spiritualité. Il écrivit un ouvrage monumental : *La Revivification des sciences de la religion*. Ses contemporains le surnommèrent « l'honneur de la religion ». Les pages traduites par Pierre Cuperly sont extraites de cet ouvrage (dans les deux derniers Livres du premier

Quart : « Le Livre de la remémoration (*dhikr*) et de la prière et demande (*du'â*) » et « Le Livre des heures pour le jour et la nuit (*wird - s*) ».

Nous avons donc là, remarquablement traduites et avec beaucoup de sensibilité religieuse (le traducteur est prêtre), des pages pleines d'une haute spiritualité toujours nécessaire dans un monde qui tire plutôt vers le bas. Souvent, quand on parle de prière musulmane, on pense à la prière rituelle, codifiée dans les gestes et les formules. On oublie qu'il y a aussi d'autres formes de prière comme la prière de demande (*du'â*), celle de l'invocation du Nom de Dieu, selon des temps forts de la rencontre avec Dieu. Ghâzâli, dans ses conseils, se base toujours sur le Coran et la tradition des mystiques antérieurs, orientant le novice vers une mystique d'union par amour. Un « Livre des heures pour le jour et la nuit » décrit les différents moments et les différentes prières traditionnelles de demande ou de circonstances. Bref, ces pages ne peuvent qu'élever le croyant dans son désir de se « rapprocher » de Dieu. Il est excellent que Pierre Cuperly ait pensé à en faire part à un public éclairé et qui a soif de spiritualité.

Sinbad, Paris, 1990, 214 p.

Jean Déjeux